

COMPTES RENDUS

**I. DE LA MALAISIE À LA MALAYSIA :
PORTULANS DE LA RENAISSANCE ET REPRÉSENTATIONS CONTEMPORAINES**

Frédéric DURAND, in collaboration with Dato' Richard CURTIS, *Maps of Malaya and Borneo, Discovery, Statehood and Progress, The Collections of H.R.H. Sultan Sharafuddin Idris Shah and Dato' Richard Curtis, Kuala Lumpur, Editions Didier Millet, 2014, 264 p.*

Marchands, pèlerins et voyageurs ont constitué au fil du temps un savoir géographique qui a conduit à élaborer des représentations du monde dégagées des mythes et des cosmographies¹, dont la carte allait constituer l'expression à la fois la plus concise et la plus immédiatement utilisable. Cette dernière apparaît dans le monde grec dès Anaximandre de Milet (610-540 av. J.-C.), un disciple de Thalès qui introduit l'usage du gnomon², et dont l'élève le plus célèbre (au regard, certes, de ce qui subsiste des sources antiques) fut Hécatée de Milet. Il faut toutefois attendre le développement de la navigation hauturière pour que l'Occident se dote, au rythme des périples grecs et carthaginois³, d'une cartographie⁴ qui dépasse les *limes* du monde antique

¹ Ces représentations cosmographiques persisteront en Occident jusqu'à la deuxième moitié du XIV^e siècle, comme en témoigne la Mappemonde des *Grandes Chroniques de Saint-Denis du temps de Charles V (1364-1372)*, manuscrit de la Bibliothèque Sainte Geneviève.

² Ces quelques remarques introductives s'appuient sur le travail inédit de Jacques NÉPOTE, *Mon inventaire des cartes, document de référence pour la cartographie*, Paris, 1994, 52 p.

³ Néchao, c. 600 av. J.-C. ; Scylax de Caryanda (510 av. J.-C.) ; Hannon et Himilcon (carthaginois, c. 520 et 500 av. J.-C.) ; Xénophon (c. 445-355), etc. ; sur la définition et la liste desdits périples, v. NÉPOTE, Marie-Victoire, *Essai de typologie des périples en Grèce : de l'époque archaïque au V^{ème} siècle après J.-C.*, mémoire de DEA, Université de Paris IV-Sorbonne, 2005, pp. 74-77 ; et NÉPOTE, Jacques (éd.) & LÉVY, Paul, « Le Périples de la mer Erythrée (c. 40 A.D.) et les itinéraires des marchands romains d'Égypte en Extrême-Orient », *Péninsule* n° 30, 1995, pp. 5-110.

(soit à l'est, la Sogdiane et la Scythie) et intègre l'Ariana⁵, l'Inde et Ceylan (Taprobane⁶). Avec l'expansion du monde romain à partir du premier siècle av. J.-C. quelques échos de la connaissance de la Chine⁷ et de l'océan Indien commencent à se diffuser, qui culminent dans la *Géographie* de Claude Ptolémée (c. 150 ap. J.C.), dont la Khersonèse d'or semble correspondre, pour la plupart des auteurs⁸, à la Péninsule malaise. De fait, quelques années plus tard, débarquaient au Tonkin après avoir traversé les détroits malais des étrangers qui se présentent comme des envoyés de l'empereur Marc-Aurèle⁹. Ce savoir en bribes semble ensuite disparaître en quasi-totalité de l'Occident (à la différence du monde arabe où Idrissi¹⁰ mentionne plusieurs toponymes sud-est asiatiques reconnaissables, v. p. 24 du présent ouvrage), puisque pas plus que les cartes de Ravenne (VII^e siècle) ou de Saint Sever (XI^e siècle), l'Atlas catalan dit de Charles V (1375)¹¹ n'intègre de données relatives au Sud-est asiatique – en dépit de l'apparition des premiers portulans (arabes, portugais ou génois) dans la deuxième moitié du XIII^e siècle¹². Il faut

⁴ Qu'autorise une première élaboration d'outils géométriques vers 300 av. J.-C. par Dicearque de Messine, permettant de placer des 'coordonnées'.

⁵ Correspondant *grosso modo* au monde perse (Eratosthènes, c. 220 av. J.-C.).

⁶ V. ABEYDEERA, Ananda, « Taprobane, Ceylan ou Sumatra ? Une confusion féconde », *Archipel* n° 47, 1994, pp. 87-123.

⁷ COEDES, George, éd. et trad., *Textes d'Auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV^e siècle av. J.-C. jusqu'au XIV^e siècle*, Paris, Leroux, 1910, pp. 2-30.

⁸ C'est en particulier l'opinion de WHEATLEY, Paul, *The Golden Khersonese, studies in the Historical geography of the Malay Peninsula before A.D. 1500*, Wesport, Greenwood Press, pp. 144-159, rééd. 1973. D'autres (minoritaires toutefois) contestent cette identification, à commencer par Paul LÉVY, *L'Inde, l'Asie centrale et la problématique « Extrême-Orient » dans la Géographie de Claude Ptolémée. Étude critique des sources anciennes et des identifications modernes*, manuscrit inédit, Fond Péninsule, c. 1985, p. 294/1, qui estime (en se basant sur le Périples de la Mer Erythrée) qu'il s'agit de la portion de la côte orientale du Dekkan qui est comprise entre la Kitsna et la Godavari, l'actuelle Kitsna étant la Kṛṣṇaveṇā du *Harivaṃśa* (vers n° 12 825), v. (pour la plus ancienne traduction française) LANGLOIS, S. A., trad., *Harivansa, ou Histoire de la Famille de Hari, Ouvrage formant un Appendice du Mahabharata*, Paris, Imprimerie Royale de France, 2 vol., 1834-1835, xvi + 536 p. & 591 pp.

⁹ EFEO, « Indochine annamite : la connaissance du pays jusqu'en 1900 », *BEFEO*, t. XXI, 1921, p. 197.

¹⁰ Auteur du *Livre du divertissement de celui qui désire découvrir le monde* (*Kitāb nuzhat al-mušhtāq fī ikhtirāq al-āfāq*, al. *Livre de Roger* (Roger II, roi normand de Sicile), assorti d'un planisphère, publié en 1157.

¹¹ Réalisé par Abraham Cresques, juif de Majorque, fondateur de la première école nautique catalane.

¹² La première mention d'une carte-portulan remonte à 1270, sur le navire génois transportant Saint Louis d'Aigues-Mortes à Tunis.

attendre la mappemonde « génoise »¹³ de 1457 et la carte de Fra Mauro (1457-59), qui reprend les informations de Niccolò de Conti¹⁴ (p. 27) à son retour à Venise en 1444, pour qu'y figurent les toponymes de *Giaua* [Java] (*minor* et *maior*¹⁵), de *Sondai* (Sunda) et de *Melacha* (Malacca) – sans que la Khersonèse fasse formellement sa réapparition.

Face à un tel hiatus dans le savoir occidental sur la Péninsule sud-est asiatique et à sa reconstruction tardive au terme de quelque huit siècles de mise à l'écart dans des bibliothèques obscures, on comprend le très grand intérêt de suivre son redéploiement et ses avancées à travers les deux remarquables fonds documentaires (soit au total 161 cartes et plans de ville relatifs à la péninsule malaise et à Bornéo, c'est-à-dire au futur État malaysien) constitués par S.A.R. Sharfuddin Idris Shah, sultan régnant de Selangor, et Dato' Richard Curtis, premier contrôleur financier du Bureau de la Maison Royale, présentés par Frédéric Durand. Jusqu'alors, l'essentiel des recueils de cartes occidentales anciennes portaient sur l'Asie orientale¹⁶, voire pour une petite partie d'entre eux, sur le Sud-Est asiatique¹⁷, sans resserrer davantage la focale.

À titre de prolégomènes, l'ouvrage débute par une brève présentation de l'évolution de la représentation cartographique (pp. 16-21) : la topographie de la Péninsule malaise et de Bornéo ; les pouvoirs politiques de la Péninsule (1683-1964) ; les frontières de Bornéo (1726-1964) ; la topologie des deux territoires. Il apparaît ainsi que si la carte de Francisco Rodrigues (c. 1512),

¹³ Conservée à la Bibliothèque Nationale centrale de Florence, reproduite par KEMAL, Youssef (Prince), *Monumenta cartographica Africae et Aegypti*, éd. bilingue français-arabe, Le Caire, 5 v., 1926-1951, t. V, fasc. 1, f. 1494.

¹⁴ BOUCHON, Geneviève & AMILHAT-SZARY, Anne-Laure, eds., *Le voyage aux Indes de Nicolò de' Conti (1414-1439)*, Paris, Éditions Chandeigne – Librairie Portugaise, 2004, 179 p.

¹⁵ V. FALCHETTA, Piero, comp., *Fra Mauro's Map of the World: With a Commentary and Translations of the Inscriptions*, Brepols Publishers, 2006, Fra Mauro mentionnant en sus le Campa, le port de Zaitun (*magnifico porto de Çaiton*) al. Quanzhou, et le Japon (*Ixola de Cimpagu*).

¹⁶ KAMMERER, Albert, *La Mer rouge, l'Abyssinie et l'Arabie aux XVI^e et XVII^e siècles et la cartographie des Portulans du Monde Oriental*, vol. III, 3^e partie, « La cartographie du monde oriental, Mer Rouge, Océan Indien et Extrême Orient jusqu'au XVIII^e siècle », Le Caire, Société Royale de Géographie d'Égypte, 1952, 268 p. ; KLEMP, Egon, *Asia in maps; Asien auf kartenvon der Antike bis zur Mitte des 19^e Jahrhunderts*, *Asia in maps from ancient times to the mid-19th century*, traduit par Alison & Alistair Wightman, Leipzig, Weinheim, 1989, 288 p. ; SHIRLEY, Rodney W., *The mapping of the world. Early printed world Maps 1472-1700*, London, New Holland, 1993, 669 p. ; WINCH, Kenneth L., ed., *International maps & atlases in print*, London & New York, Bowker Publishing, 1974, 874 p.

¹⁷ SUAREZ, Thomas, *Early mapping of Southeast Asia*, Singapour, Periplus, 1999, 280 p.

qui s'est rendu sur place, donne une image reconnaissable de l'extrémité sud de la Péninsule, les cartographes continueront trente ans plus tard (1542) à reproduire le tracé de Ptolémée et n'arriveront à s'en détacher définitivement qu'au cours du XVII^e siècle. Le même Rodrigues ignore en revanche à peu près tout de la géographie de Bornéo, où il n'a pas dû débarquer, à l'inverse de Pigafetta, qui s'étant rendu au Brunei, réduit l'île à la plus vaste des baies de sa côte occidentale, prouvant par défaut qu'il n'y a pas multiplié les escales. La cartographie de Bornéo ne prendra corps qu'après la visite d'Olivier van Noort en 1601, attestant ainsi des difficultés de la synthèse des données parcellaires et contradictoires transmises par les voyageurs, les bateaux de commerce n'ayant pas pour mission principale d'embarquer des géographes. Les premières cartes occidentales (v. carte de Jean Rotz, 1542, p. 38) grossissent ainsi la péninsule malaise, puis en réajustent les proportions dans la seconde moitié du XVI^e siècle (v. cartes de Martin Waldseemüller, 1513, p. 31, et Diogo Homen, 1561, p. 36) avant même la mise au point des projections cylindriques par Gerardus Mercator (1569, p. 38). Les cartes asiatiques (p. 28) restent plus proches des portulans, sans pour autant prétendre à une topographie proportionnelle aux distances. Avec les Hollandais, qui travaillent avec une plus grande rigueur, la carte se fait plus précise (notamment celles de la famille Blaue, dont Willem publie le *Novus Atlas* en 1635, p. 44), relayés par les Italiens (Cantelli da Vignola, 1683, p. 47), les Français (Jean-Baptiste d'Après de Manneville, 1745, n^os 54-58, pp. 130-134) et les Britanniques (William Herbert, 1758, p. 51). Au tournant du XIX^e siècle, les contours de la Péninsule et des archipels sont à peu près dressés, Bornéo mis à part (p. 56), faute d'exploration systématique. Les cartes asiatiques sont encore dans les limbes, à l'exception de celles des Bugis (p. 59), que leur prise de contrôle d'une partie des détroits malais amène à reprendre les conventions graphiques mercatoriennes pour affronter les Occidentaux à armes égales : de nautique, la carte indigène devient navale.

La topographie bien établie, la carte occidentale dérive ensuite vers le politique, c'est-à-dire vers l'intérieur des terres, où les cartographes tracent des lignes marquant les frontières des espaces coloniaux (pp. 61-65), puis passe à l'économique, pour concourir à leur développement (pp. 66-69).

L'évolution de la cartographie occidentale une fois bien établie, l'ouvrage présente les 161 cartes des deux collections, sans indiquer les propriétaires (assurément pour se conformer à leur souhait) en suivant un classement à double entrée, chronologique et typologique. Il s'ensuit une division en huit chapitres, de 15 à 20 illustrations chacun.

I. Le premier (n^{os} 1-14, pp. 74-87) est consacré aux cartes les plus anciennes ; en dehors des cartes d'Ortelius (11-12, tirées de l'atlas *India Orientalis* de 1570), on retiendra la carte n^o 4 (1513), d'après Martin Waldseemüller, éditée par Michel Servet¹⁸, et la 10 (Giovanni Battista Ramusio, 1563), qui présente une perspective inversée plaçant le Nord en bas de la carte.

II. Le second chapitre (1595-1727, n^{os} 15-36, pp. 89-109) inventorie la cartographie non-ibérique (hollandaise, française et anglaise) ; l'on découvre ainsi l'influence de Barent Langenes, dont la carte de Bornéo (1598, n^o 17) place le Nord à gauche, une disposition reprise successivement par Olivier van Noort (1601, n^o 18) ; Hondius (1616, n^o 19) ; Janssonius (c. 1700, n^o 25) ; et même van Braam (1726, n^o 39) – un procédé qui n'est toutefois pas adopté par Pieter van der Aa (1719, n^o 36), dont les tracés sont antérieurs à ceux de van Braam. Quant aux cartes françaises, elles font la part belle aux données politiques, notamment après les ambassades de Louis XIV auprès du roi Narai (P. Mortier, « Le royaume de Siam avec les Royaumes qui luy sont tributaires », 1700, n^{os} 32-33 et Henri Chatelain, *id.*, c. 1708, n^o 34).

III. Suivent 13 cartes (n^{os} 37-49, pp. 111-123) montrant l'évolution de la cartographie entre la fin du XVII^e siècle et le premier tiers du XIX^e, qui attestent les progrès de la topographie (reliefs et toponymes), comme celle copiée de F. Valentijn, « Neue Karte von der Insel Sumatra » (post 1726, n^o 38) ; d'E. Bowen, « Map of the East India Islands » (1747, n^o 41) ; et de J.N. Bellin (1750, n^{os} 43-46) ; enfin de J. & C. Walker (1836, n^o 49).

IV. Une quarantaine de pages est ensuite consacrée aux cartes nautiques (n^{os} 50-84, pp. 125-161), sur une profondeur de trois siècles (1663-1957). La première est celle de Melchisédech Thévenot, tirée de sa *Relation de divers voyages curieux [...]*¹⁹, copiée de João Teixeira Albernaz I (1649), témoignant de l'ampleur des connaissances géographiques des Portugais. Celles de N. d'Après de Manneville (1745, n^o 54-58 ; 60) et de N. Bellin (1755, n^o 52) à sa suite intègrent en sus les relevés bathymétriques ; le naturaliste Georges de Buffon y ajoute les relevés magnétiques (1775, n^o 61). T. Jefferys, Robert Laurie et James Whittle (1794, n^o 62), et plus tard Bougainville (1837, n^o 65), J. Horsburgh (1847, n^o 68) et J.S. Hobbs (1860, n^o 70) donnent

¹⁸ Médecin d'origine marane, plus connu pour ses travaux sur la circulation sanguine que pour ses activités éditoriales, auteur d'une *Géographie de Claude Ptolémée. Claudii Ptolemaei Alexandrini Geographicae*, éditée à Lyon en 1535, d'où est tirée à l'évidence cette carte. S'opposant à Calvin sur la question de la Trinité, l'infortuné Servet fut brûlé sur la place publique de Genève le 27 octobre 1553.

¹⁹ Dont celui d'Augustin de Beaulieu, publié par LOMBARD, Denys, *Mémoires d'un voyage aux Indes Orientales, 1619-1622. Augustin de Beaulieu, un marchand normand à Sumatra*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1996, 280 p.

des coupes topographiques des embouchures de la côte Est de la Péninsule malaise ; le futur amiral Home Popham (1797, n° 63) précise les accès à Penang. Le tracé des côtes de Bornéo reste toutefois approximatif, même après l'irruption de James Brooke en 1841 (J. Horsburgh, 1823-48, n° 66).

V. Une trentaine de cartes montre ensuite les développements d'une géographie de l'intérieur des territoires (n°s 85-114, pp. 163-189) sur les quelque 130 ans (1840-1969) qui suivent l'implantation des Britanniques : Penang (T. Woore, 1840, n° 85) ; Sarawak (Chapman & Halla, 1846, n° 86) ; British North Borneo (D.D. Daly, 1888, n° 91) ; le territoire de Malacca (R.H. Young, 1888, dont on appréciera le relevé très détaillé, n° 96). À ces cartes de facture classique en période coloniale s'ajoutent trois documents particulièrement intéressants : un rare calque anonyme de la rivière de Sarawak (c. 1890, n° 97-98) ; les cartes des vallées de Telubin et de Patani, dans les « Siamese Malay States » (Turner & Shawe, 1894, n° 100) et celle du district de Baram (à Sarawak, 1892, n° 101), où Charles Hose, le résident britannique d'alors, mentionne l'emplacement des ethnies (voir également sa carte très détaillée de Sarawak et Brunei, n° 133).

VI. Le chapitre suivant (1840-1969, n°s 115-128, pp. 191-205) rappelle que nombre de cartes européennes furent d'abord présentées dans des 'Atlas' (un terme pour la première fois utilisé par Gerardus Mercator²⁰), une douzaine apparemment dans les deux collections, dont ceux de P. Vandermaelen (n°s 115-116) ; J. Bartolomew, (n°s 120, 127, 128), etc., puis dans des encyclopédies (*Werner Eyclopaedia Britannica*, 1906). Les frontières commencent à y apparaître : à Bornéo d'abord (n° 122, 1865), même si l'on continue d'y placer un lac au lieu du mont Kinabalu (Augustus Petermann, c. 1864, n° 121) ; en Péninsule malaise ensuite (1906, n° 125).

VII. Avec la cartographie économique (1846-1949, n°s 129-145, pp. 207-223) s'achève la recension des cartes : elle débute par des cartes minières (Sarawak, 1846, n° 129 ; Péninsule malaise, n°s 130, c. 1870 et 140, 1937). Suivent deux cartes du naturaliste Alfred Russel Wallace (1869, n°s 131 et 132). L'économique reprend ensuite le dessus, les cartes enregistrant successivement les revenus (Selangor, 1902, n° 134) ; les industries et axes de communication (1905, n° 135 ; 1900, n° 137 ; 1937-1949, n°s 141-145) ; les télécommunications (1906, n° 136) et le commerce extérieur (1919, n° 138).

VIII. La présentation des relevés urbains (1620-1953, n°s 146-161, pp. 225-239) clôt enfin l'exposition des collections. Elle s'ouvre par 5 plans de Malacca (assortis d'une photo satellite contemporaine p. 228) : portugais (c.

²⁰ V. p. 38 du présent ouvrage.

1620, n° 146) ; allemand (J.G. Heydt, c. 1744, n° 147) ; français (Nicolas Bellin, n°s 148-150, 1750-1764) et contemporains (1960, n° 151). Suivent Penang (n° 152), Ipoh (début XX^e s. et 1949, n°s 153-154) ; Seremban (1933 & 1949, n°s 155-156) ; Labuan (c. 1911, n° 158) ; Kuala Lumpur (1925-1953, n°s 159-161), assortis d'un survol des Fraser Hills (1947, n° 157), à la frontière entre Selangor et Pahang.

Au bilan, l'ouvrage rassemble 35 cartes de 1500 à 1700 ; 31 sur le siècle suivant (1701-1800), soit de l'ordre d'un doublement du nombre de cartes par siècle (si l'on considère que les collectionneurs se sont procurés tout ce qui passait sur le marché) ; 46 de 1801 à 1900 ; 43 de 1901 à 1950, ce qui attesterait d'un nouveau doublement de la production cartographique dans la première moitié du XX^e siècle ; enfin 6 sur la période 1951-1969, qui constitue ici un hapax.

L'apport de l'ouvrage de Frédéric Durand va toutefois bien au-delà du simple recueil cartographique régional, puisqu'il fait précéder les collections de 69 pages d'analyse historique, que chaque carte est agrémentée d'un commentaire, et qu'en sus il consacre une petite dizaine de pages (pp. 241-249) en fin d'ouvrage au 'genre' scientifique pictural que constitue la cartographie. Il montre ainsi ses instruments (astrolabes, quadrants, octants, théodolites), ses techniques (gravures), ses enluminures (roses des vents, bateaux, bestiaire fantastique, calligraphies) et ses limites. Il s'agit donc d'un ouvrage majeur qui devrait constituer une référence pour tous les historiens du monde malais, d'autant plus agréable à consulter qu'en sus de la grande qualité de ses reproductions, il est muni d'un index thématique qui le rend aisément manipulable.

Marie-Sybille de VIENNE

Stéphane DOVERT, éd., *Malaysia-Perancis, menelusuri jati diri, Malaisie France, un voyage en nous-même*, Kuala Lumpur, Institut Terjemahan & Buku Malaysia / Éditions Arkuiris, 2013, 329 p.

Le second ouvrage recensé ici entrecroise les regards portés sur l'actuelle Malaysia par une quarantaine de 'découvreurs' français²¹ (présentés en 28 contributions) au terme de quelque cinquante-cinq ans de relations bilatérales

²¹ L'auteur Gabriel Defert étant le pseudonyme de l'éditeur Stéphane Dovert.

et de cinq siècles de contacts. En vis-à-vis, quelques-uns des acteurs malaysiens (écrivains, dessinateurs ou praticiens) de la coopération franco-malaysienne jouent les miroirs, parfois non sans une pointe d'ironie. Le foisonnement des communications de ce bel ouvrage pourrait être présenté comme suit :

Les deux premières communications plantent les contextes : Gabriel Defert brosse à grands traits le décor premier des relations eurasiatiques à l'aube de l'histoire (voir cartes historiques pp. 15 & 19). Frédéric Durand prend ensuite le relais pour évoquer l'apport français dans la cartographie de la Péninsule malaise et de Bornéo (v. la carte de N. Sanson d'Abbeville, adaptée de l'atlas de W. Blaeu, 1654, ou celle du Père Placide de Saint-Hélène, 1686, p. 29).

Les trois contributions suivantes (n°s 3-5) évoquent les pionniers de la relation franco-malaysienne : les découvreurs français de la Péninsule (L. Metzger) ; le constructeur de goélette français du Sultan de Terengganu, dont la tradition persiste d'autant mieux jusqu'à ce jour que l'artisan a abondamment fait souche (C. Rohani-Longuet, n° 6) ; les géologues (n° 7, A. Edgar) ; les prospecteurs miniers (n° 8, H. Singh). Si les Français furent peu nombreux à s'implanter en Malaisie britannique, leurs entreprises y ont toutefois largement laissé leur empreinte : la célèbre marque Ayam Brand, fondée en 1892 (H. Simon, n° 16), reprise par Denis Frères en 1954) ; Technip (Marie Chanois, n° 25), qui s'y est spécialisée dans les terminaux gaziers, dont la filiale malaysienne a reçu par deux fois le prix *Matrade Service Excellence*.

Parmi les défricheurs, les porteurs de l'œuvre éducative française, qu'inaugure la création de l'éphémère Collège de Saint Paul (A. Krassinine de Soultrait, n° 14) par un jésuite basque en 1545. Un siècle et demi plus tard, le flambeau est repris par les pères des Missions étrangères de Paris (MEP), qui s'associent avec Francis Light, ouvrent un séminaire et un couvent de jeunes filles à Penang, puis une école de garçons (1830). Ils sont rapidement relayés par les Frères des écoles chrétiennes et les Dames de Saint-Maur, que rejoignent ensuite les maristes, expulsés de Chine en 1949-50, puis les sœurs du Bon Pasteur. Comme le relate le Père Henriot (O. Rives-Georges & M. Guérin, n° 15) en 2011, l'ouverture des écoles privées malaises a fini par priver les écoles chrétiennes d'une partie de leur clientèle, d'autant qu'elles se sont vu interdire l'enseignement en malais. Le relais culturel sera pris par les Alliances françaises (M. Guérin, n° 18), dont la première est fondée en 1961 : en sus de l'enseignement du français, elles ouvrent sur une large palette d'activités culturelles, financées par le mécénat d'affaires. Dato'

Lubna Jumabhoy (n° 19), consul honoraire de France à Penang jusqu'en 2007, en fut la fine fleur.

L'écritoire passe ensuite aux ethnologues : A. Guerreiro (n° 9 retrace les grands étapes de la collecte française relative au monde malais (aujourd'hui Quai Branly) effectuée par X. Brau de Saint-Pol-Lias, J. Errington de la Croix, J. de Morgan, Jeanne Cuisinier. Cette dernière est plus longuement évoquée par D. Perret (n° 10), qui donne un long extrait de son journal illustrant les difficultés matérielles de l'enquête ethnographique.

Les écrivains leur succèdent. Romanciers, d'abord (A. de Vathaire, n° 11), avec Henri Fauconnier, le planteur passé écrivain (prix Goncourt 1930 pour *Malaisie*) et Pierre Boule ; entre les deux, la plantation s'est intégrée à une compagnie plus vaste, offrant un réseau au planteur jadis isolé, mais au prix d'un alourdissement de ses contraintes menant droit au *Sacrilège [malais]* (E. Naveau, n° 12), c'est-à-dire à la ségrégation des cultures. Poètes ensuite, qui s'exercent au *pantoun* (J. de Kerno, n° 6), découvert (pour ce qui est de l'hexagone) par Ernest Fouinet, et repris par notre 'monument' national, Victor Hugo, *Les Orientales* affublant le *pantoun* d'un M devenu canonique. Le quatrain du *pantoun* n'en reste pas moins une épure poétique (M. Haji Salleh²², n° 13) où les érudits français se sont égarés avec délices : Henri Fauconnier (*Malaisie*²³), François-René Daillie (auteur d'une anthologie du genre²⁴), Georges Voisset (*Pantouns malais*). Ce dernier pose plus largement le problème de la traduction du malais vers le français (une vingtaine d'ouvrages au total) dans sa propre contribution (n° 20).

À l'opposé du précieux *pantoun*, la science fiction francophone (Y. Quero, n° 22) investit la Malaisie des utopies occidentales : celles d'un monde encore sauvage (P. Adam, *Lettres de Malaisie*, 1898 ; Paul d'Ivoi, *Le Corsaire Triplex*, 1898) ; peuplé de singes anthropoïdes (*Les émotions de Polydore Marasquin*²⁵, 1857 ; *Balao*²⁶, 1911 ; *Ouha, roi des singes*²⁷, 1923 – sans parler de la célèbre *Planète des Singes*, P. Boule, 1963). La science fiction joue davantage sur l'onirisme, via la bande dessinée (*la*

²² Muhammad Haji SALLEH, *Romance and Laughter in the Malay Archipelago. Essays on Classical and Contemporary Poetics of the Malay World*, Kuala Lumpur, University Sains Malaysia, 2010, 371 p.

²³ Paris, Stock, 1930.

²⁴ *Alam Pantun Melayu ; Studies on the Malay Pantun*, Kuala Lumpur, Dewan Bahasa dans Pustaka, 1988-90, 187 p. (voir le c.r. de Laurent METZGER dans *Archipel* n° 38, 1989, pp. 159-160) ; *La lune et les étoiles : le pantoun malais*, Paris, Les Belles Lettres, 2000, 420 p.

²⁵ Léon GOZLAN.

²⁶ Gaston LEROUX.

²⁷ Felicien CHAMPSAUR.

Sultane Blanche, 1996 ; *Vol 714 pour Sidney*, 1968) ; ou le roman (*Le Naguen*²⁸, 1980 ; *Le procès de l'Homme blanc*²⁹, 2005)...

Quatre contributions renvoient enfin la France à sa propre image. Deux écrivains décrivent leurs pérégrinations françaises (P. Hauchon, n° 21) : Abdul Samad Said, qui a publié ses *Warkah Eropa* [Lettres d'Europe], 1991, et Zaharah Nawawi, qui en a tiré un roman, *Haruman Kencana* [Le parfum de Kencana], qui se déroule à Grasse. Le dessinateur Lat, alia Mohammad Nor Bin Khalid, originaire d'Ipoh, a croqué la France au bout du crayon (S. Doyert, n° 24). Sheikh Abdullah Ahmad, al. Shake, chanteur rock, l'a séduite, sortant une dizaine de *singles* sur le sol français entre 1976 et 1990 (D. Parravano). Symbole de ces jeux de miroir, la Malaysia est le seul pays d'Asie du Sud-Est à avoir créé un 'Colmar tropical', qu'évoque *in situ* – non sans une certaine nostalgie de l'original – Naufal Saad (n° 26), ancien étudiant à l'IUT de Colmar.

En guise de conclusion, Agnès Doyert rappelle que les deux pays ont fait des tours qui les ornent le symbole de leurs capitales : Eiffel, précurseur de Petronas...

Marie-Sybille de VIENNE

2. RAPPEL SUR LES ACTEURS DE LA CRISE THAÏLANDAISE : THAKSIN SHINAWATRA

Pasuk PHONGPAICHT & Chris BAKER, *Thaksin, Chiang Mai, Silkworm Books*, réédition actualisée de 2009, 422 p.

« *A company is a country. A country is a company. They're the same. The management is the same* » affirmait Thaksin Shinawatra en novembre 1997. Introduit par une citation qui résume efficacement la pensée du magnat des télécommunications et ancien Premier ministre thaïlandais, cet ouvrage s'attache justement à expliciter sa trajectoire, ses objectifs et son impact sur la Thaïlande. Il s'agit de la première analyse aussi exhaustive de la carrière et

²⁸ Jean HOUGRON.

²⁹ Yann QUERO.

des réalisations d'un homme qui synthétise la récente histoire économique et politique du pays, étant à la fois le digne successeur de régimes autoritaires et le fruit d'une libéralisation économique et politique qui propulse des hommes d'affaires dans la sphère politique. Sa sœur, Yingluck Shinawatra, occupa le poste de Premier ministre jusqu'en mai 2014.

L'intérêt premier de l'ouvrage réside dans son analyse originale des évolutions de l'économie thaïlandaise au travers de la figure de cet homme politique à double face. Certes, dès 1998, Ukrist Pathmanand signait *The Thaksin Shinawatra group: a study of the relationship between money and politics in Thailand*³⁰, puis en 2005 rédigeait avec Duncan McCargo *The Thaksinization of Thailand*³¹, également centrés sur la figure de Thaksin. En 2003 paraissaient *Thailand, Democratic authoritarianism*³² de Thitinan Phonsudhirak et *Thailand's grass roots policies*³³ de Worawan Chandowit, adoptant cependant un point de vue plus général sur les élites politiques thaïlandaises. En 2009, l'ouvrage de John Fuston, *Divided over Thaksin, Thailand's Coup and Problematic transition*³⁴ se focalisait quant à lui sur les 'pro' et 'anti' Thaksin. Pasuk Phongpaichit, professeur d'économie à l'Université Chulalongkorn, connue notamment pour ses écrits sur la corruption en Thaïlande³⁵, et son époux, Chris Baker, historien britannique vivant en Thaïlande depuis plus de vingt ans et rédacteur principal du *Thailand Human Report Development Report 2007* du PNUD, sont co-auteurs de nombreux ouvrages et articles : *Thailand's boom and bust*³⁶ en 1996, *Thailand's crisis*³⁷ en 2000, *Thailand Economy and Politics* en 2002³⁸ ; *A History of Thailand*³⁹ et « 'Business Populism' in Thailand⁴⁰ » en 2005 ; « Thaksin's populism »⁴¹ et *Thai capital, after the 1997 crisis*⁴² en 2008. Considérée comme plutôt critique du Premier ministre Thaksin Shinawatra,

³⁰ Paru dans le *Copenhagen Journal of Asian Studies*, 13, 1998.

³¹ Copenhague, NIAS Press, 2005, 277 p.

³² Paru dans la revue *Southeast Asian Affairs* (Singapour, ISEAS).

³³ *TDRJ Quarterly Review*, 18/2/2003.

³⁴ Chiang Mai, Silkorm Books & Singapour, ISEAS, 2009, 203 p.

³⁵ Avec Sunghsidh PIRIYARANGSAN & Nualnoi TREERAT, *Guns, Girls, Gambling, Ganja: Thailand's Illegal Economy and Public Policy*, Chiang Mai, Silkorm Books & Washington Univ. Press, 1998, 284 p. ; avec Ungsidh PIRIYARANGSAN, *Corruption and democracy in Thailand*, rééd. Chiang Mai, Silkorm Books, 2005, 198 p.

³⁶ Chiang Mai, Silkorm Books, rééd. 1998 (1996), 367 p.

³⁷ Singapour, ISEAS, 2000, 283 p.

³⁸ Kuala Lumpur, Oxford University Press, éd. révisée en 2002, 520 p.

³⁹ Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

⁴⁰ Paru dans le *Journal of Democracy*, 16, 2/4/2005.

⁴¹ Paru dans le *Journal of Contemporary Asia*, 38, 1, 2008.

⁴² Chiang Mai, Silkorm Books, 2008, 309 p.

Pasuk Pongpaichit fut nommée conseillère de la junte militaire après le coup d'état de 2006 – et fidèle à elle-même, refusa le poste.

La seconde édition de l'ouvrage (2009) présentée ici fut suscitée par la profusion d'événements survenus entre 2004 et 2009. La première partie, qui reprend le titre initial de la première édition « *The Business of Politics in Thailand* », reste inchangée, décrivant dans ses sept chapitres le parcours personnel et politique de l'homme et du pays. La seconde et nouvelle partie, « *The Battle of Bangkok* », explique le processus ayant conduit au coup d'état du 19 septembre 2006, l'exil de Thaksin et les batailles opposant chemises rouges et chemises jaunes dans les rues de Bangkok. L'ordre chronologique que suit l'ouvrage, en même temps qu'il restitue le cheminement politique d'un homme d'affaires, permet de comprendre l'évolution économique, sociale et politique de la Thaïlande contemporaine.

Dans la préface, les auteurs racontent les déboires de la première édition du livre, révélateurs de l'aura de Thaksin à l'époque – Asia Books refusa initialement de le vendre pour ne pas offenser le Premier ministre, et la rumeur courut que le couple avait fui le territoire. Le prologue « 4:30 P.M., 3 August 2001 », raccourci, revient sur le procès engagé par la National Counter Corruption Commission (NCCC) contre Thaksin pour malversations financières, un mois avant son élection de janvier 2001. C'est sa popularité qui l'emporte sur la « règle de droit ».

Les trois premiers chapitres se concentrent sur la « genèse » de Thaksin : le contexte économique et politique ayant précédé, donc permis, son élection, l'histoire démythifiée de sa famille et son accession au pouvoir. L'élection de cet homme d'affaire en février 2001 n'aurait pu avoir lieu sans la convergence de tendances (ch. 1) : d'une part, la montée en puissance d'un monde des affaires, dans des décennies 1980-1990, qui se politise avec la crise de 1997 pour contrôler les sursauts de la globalisation ; d'autre part, l'ouverture d'un espace politique dans les années 1990 après la fin de la guerre froide et l'effondrement de la junte militaire. Ensuite, si Thaksin prétend provenir d'une famille pauvre et rurale, les auteurs montrent (ch. 2) que le clan Sae Khu/Shinawatra a accumulé les richesses sur quatre générations, d'abord, sous l'ancien État royal, avec les fermes fiscales, puis en développant le commerce de la soie, dont la nouvelle bureaucratie nationale était friande, et enfin, à l'ère du développement urbain, en investissant les secteurs de la finance et de la construction. La fréquentation des meilleures écoles en Thaïlande et aux États-Unis, son mariage avec la fille d'un puissant général et son dense réseau de relations politiquement et financièrement rentables déconstruisent la version légendaire du *self made*

man parti de rien. Une compétition avec d'autres hommes d'affaire s'en suivit sur les terrains désormais chevauchés de la politique et de l'économique. L'ascension politique de Thaksin (ch. 3) est l'extension logique de cette imbrication. Si la classe moyenne urbaine d'affaires crut d'abord aux compétences des Démocrates pour gérer la crise, l'aggravation de cette dernière les fit se tourner vers le Thai Rak Thai, parti fondé en 1998 s'appuyant sur les petits entrepreneurs, mais surtout sur les masses rurales.

Une fois au pouvoir, Thaksin tint plus de promesses que ses partisans n'eussent espéré. Le moratoire sur les dettes agricoles, l'attribution d'un million de bahts à tous les villages et d'une indemnité de 30 bahts par visite médicale augmentèrent d'autant plus la popularité de Thaksin que les mesures du FMI, adoptées par le parti démocrate, avaient méprisé les masses rurales. Si le raz de marée électoral qui propulsa Thaksin au poste de Premier ministre en janvier 2001 n'est pas étranger à la stabilisation politique permise par la révision de la Constitution, il est surtout le fruit de son habile trafic d'influences auprès des anciens politiciens, d'une campagne sans précédent, et de sa capacité à mobiliser les forces sociales pressurées par la crise.

Les « Thaksinomics » (ch. 4), terme d'abord utilisé dans la presse puis repris par Thaksin lui-même, désignent les politiques économiques entreprises par ce dernier. Axées sur la croissance, les *Thaksinomics* appréhendent l'économie nationale comme un ensemble de ressources devant générer plus de « profit », et promettent un succès considérable sur le court terme. En rupture avec les mesures dictées par le FMI, les *Thaksinomics* firent leur preuve : la reprise qui suivit la crise, avec une croissance du PIB de 6,7% en 2003, dépassait toutes les attentes. Si elles permirent à une grande partie de la population de s'enrichir et aux activités commerciales de se relancer, elles comportaient également une contrepartie malheureuse, à savoir la croissance du népotisme, et des risques, que les auteurs identifient comme l'endettement des ménages, le rôle prépondérant du gouvernement dans le crédit fait aux entreprises, et le financement quasi-fiscal des projets du gouvernement. Le fait de gérer le pays comme une entreprise allait aussi de pair avec un 'management de la société' (ch. 5), l'harmonie sociale devant garantir la croissance de la 'compagnie Thaïlande'. Si les années 1990 avaient vu l'espace politique s'élargir, les débats et contestations se multiplier, Thaksin et son gouvernement augmentèrent le contrôle des médias et des ONG tout en achetant l'amitié du peuple à travers un partage plus équilibré des fruits de la croissance. Appliquant une théorie du contrat social à l'occidentale conjuguée à un certain bouddhisme moderniste, Thaksin présentait toute opposition comme illégitime par essence. Dans la tradition

des régimes dictatoriaux thaïlandais, il déclarait le 11 décembre 2003 « *Democracy is just a tool, not our goal* ».

Thaksin et le Thai Rak Thai entreprirent une transformation du système politique thaïlandais (ch. 6) ne retenant de la Constitution de 1997, qui visait à mettre fin à la « politique de l'argent », que le renforcement du pouvoir exécutif. Sabotant les mesures de pouvoirs et contre-pouvoirs, de décentralisation et de contrôle de la transparence, le gouvernement Thaksin intimida et politisa la vieille bureaucratie, et réhabilita, à des fins de contrôle de la dissidence, une armée écartée du pouvoir depuis 1992. Thaksin plaça au cœur du pouvoir tactique son parti, financé par de grands hommes d'affaires, et chercha à remplacer les allégeances politiques locales, par une relation directe et universelle entre le citoyen et l'État. Dans ce système plus que jamais dominé par les affaires, les profits du clan Thaksin augmentèrent en flèche (ch. 7). En 2003, le profit net de la Shin Corporation – détenue à hauteur de 47% par la famille Shinawatra-Damaphong – qui dominait le marché du téléphone mobile, atteignait les 9,7 milliards de bahts. Les revenus du groupe Shin, sous le mandat de Thaksin, se virent multiplier par cinq, les « actions Thaksin » occupant une place spéciale – pas moins du tiers de leur valeur de marché serait dû à la prime que les investisseurs leur attachèrent.

Si 2004 peut apparaître comme l'apothéose de l'ère Thaksin, la Thaïlande affichant une croissance record de 6 à 7%, elle ouvrit également une période marquée par la désillusion des plus fervents partisans de Thaksin, son virage vers un populisme d'une autre envergure et la montée en puissance de contestations (ch. 8). Un lobby, dénonçant en Thaksin l'homme d'affaire véreux, invoquait la puissance morale et constitutionnelle de la monarchie comme contrepoids. Il était guidé par Sondhi Limthongkul, premier à associer sa colère au jaune, couleur du lundi, jour de la naissance du Roi. Thaksin avait réussi à mobiliser des partisans grâce à un nouveau style de populisme pratiqué dans les campagnes – où il se rendit, filmé ; et à l'acquisition d'une crédibilité internationale auprès d'investisseurs étrangers. Si en novembre 2005, l'indice de confiance politique d'un sondage atteignait un niveau record, la situation s'envenimait un mois plus tard (ch. 9) pour aboutir au coup d'État du 19 septembre 2006. La vente, en janvier 2006, de la Shin Corporation, organisée de façon à ce que la famille Shinawatra ne paye presque aucune taxe, suscita la plus grande série de manifestations jamais vues depuis plus de trente ans. Elle rendit possible un coup d'État porté par l'armée, soutenu par une grande partie de la classe moyenne de Bangkok, inquiète de voir Thaksin leur faire supporter le coût de son projet populiste capitaliste. Depuis le début de 2005, plusieurs membres liés au palais avaient

associé la contestation de la corruption et la défense de la monarchie. Les généraux, Sonthi Boonyaratklin en tête, intervinrent au nom de la défense du Roi et de la lutte anti-corruption. Si l'armée avait cru reconquérir un rôle de supervision politique, les juges ayant dissolu le TRT, elle ne put empêcher le retour par voie électorale d'un gouvernement thaksiniste (ch. 10) en décembre 2007. L'opposition est montée par le PAD (People's Alliance for Democracy), le pouvoir judiciaire et l'armée – certains généraux affichant clairement leur soutien aux Démocrates. Une vague de chemises jaunes occupent trois mois durant le siège du gouvernement, assiègent le Cabinet. L'armée refuse de les déloger et la justice, très favorable au PAD – elle ne condamna pas les cinq leaders et blanchit Sondhi – dit redouter une escalade de violence. Chemises jaunes et rouges s'affrontent dans la rue jusqu'à éviction du PPP, non sans coût – celui de l'occupation des aéroports par le PAD serait de 290 milliards de bahts. Thaksin, exilé d'abord au Royaume-Uni, puis, devenu indésirable après le procès de son épouse Pojaman, à Dubai, perd successivement pays, épouse, passeport diplomatique, et sans doute une grande partie de sa fortune restante dans la crise des subprimes.

En conclusion, Thaksin a été au centre d'un changement majeur en Thaïlande, qui plonge ses racines dans le progrès économique et social des décennies précédentes. Celle de 1986-1996, qui vit doubler le revenu par habitant, aurait suscité plus d'intérêts à protéger, et plus d'aspirations, que la grande crise économique de 1997 aurait à son tour transformé en un plus grand engagement politique. D'où, avec la prise de conscience des inégalités persistantes de la société thaïlandaise, un certain recouplement des divisions économiques avec une fracturation politique. Dans l'épilogue : « 10:30 a.m, 31 July 2008 », qui traite de l'affaire d'évasion fiscale de l'épouse de Thaksin, les auteurs montrent combien le pouvoir judiciaire a fait irruption dans l'arène politique après l'appel adressé par le Roi.

Indiscutablement, cet ouvrage est une référence majeure pour comprendre les racines de la crise politique qui ébranle la Thaïlande depuis 2008. Les nombreuses citations de Thaksin permettent de mettre côte à côte les réalisations et le discours développé par cet homme de tous les superlatifs, magnat des télécommunications, milliardaire parvenu au pouvoir dans le sillage de la crise de 1997. Avec un souci de précision et de mesure pour restituer l'analyse dépassionnée et raisonnée d'une aventure sociale, politique et économique généralement traitée avec sensationnalisme, les auteurs ne font de cadeau ni au clan Thaksin, ni à ses opposants. Ainsi affirment-ils, dans leur conclusion, que les grandioses « Thaksinomics » n'ont rien fait de plus que compter sur l'extérieur pour assurer un décollage économique du

pays, tout en protégeant le capital domestique et en assurant une redistribution suffisante pour assurer la paix sociale.

Le même recul leur permet d'identifier la prééminence du pouvoir judiciaire comme un des héritages majeurs de la période Thaksin. À nos yeux, cet ouvrage permet également d'observer la progressive politisation de la population thaïlandaise à travers l'histoire d'un politicien caméléon. En 1999, Thaksin se présentait comme fer de lance d'une modernisation pro-business. Dès 2004, il épousait le populisme d'un parti en opposition à la démocratie libérale. En 2009, il appelait à une révolution contre les privilèges. Le 1^{er} décembre 2013 encore, suite au projet de loi d'amnistie qui aurait permis à Thaksin d'échapper à sa condamnation pour malversations financières, des milliers de manifestants en jaune l'accusant d'être le véritable décideur de la politique du gouvernement, défilaient dans les rues, quand des milliers de 'chemises rouges' se regroupaient dans le stade en soutien à leur leader. Mélange d'autoritarisme et de libéralisme, Thaksin a durablement marqué une société qui a fait avec lui la démonstration d'une impressionnante capacité de mobilisation politique.

Estelle MIRAMOND

3. SORTIR DE LA PAUVRETÉ, QUELLE EXEMPLARITÉ ASIATIQUE ?

Machiko NISSANKE & Erik THORBECKE, *Globalization and the Poor in Asia: Can Shared Growth be Sustained?*, Basingstoke & New York, Palgrave Macmillan, 2008, 319 p.

Cet ouvrage d'économie internationale s'inscrit dans un vaste projet de recherche sur l'impact de la globalisation sur les pauvres engagé en 2004 avec l'Université des Nations Unies et dirigé par Machiko Nissanke et Erik Thorbecke. Il pose la question de la validité du modèle de « croissance partagée » dans la région asiatique, perçu comme exemplaire en la matière. Dans un contexte de polémique aiguë sur les effets de la mondialisation, cet ouvrage s'ajoute à une longue liste de livres sur la question. Le débat est particulièrement vif dans toutes les disciplines depuis la parution, en 2005, de

l'essai du journaliste Thomas L. Friedman, *The World is Flat*⁴³, légitimé dans la sphère économique par l'obtention du prix du meilleur livre d'économie de l'année par la Goldman Sachs et le Financial Times. Il défendait la thèse d'un aplatissement du monde par interconnexion, la globalisation se traduisant selon lui d'abord par des innovations technologiques favorisant la collaboration et la concurrence des hommes où qu'ils soient. Les économistes Ramdoo et Aronica, dans une critique radicale de cet ouvrage⁴⁴, ont mis en évidence une « sous-classe » numériquement écrasante aux ressources pillées par les multinationales. Le politiste Richard Florida, s'appuyant sur une « topographie économique », répondit à Friedman que le monde était en réalité piquant⁴⁵, les grandes villes, pôles d'innovation, étant des pics, les espaces intermédiaires des collines et les espaces pauvres et déconnectés des vallées. Loin de niveler, la mondialisation accentuerait la polarisation économique. L'urbaniste espagnol Manuel Castells, avec ses « espaces-trous noirs » laissés pour compte de la mondialisation, la sociologue néerlandaise Saskia Sassen et ses « villes globales » et le géographe français Laurent Carroué abondent dans le sens d'une mondialisation qui augmente les contrastes. Pour l'économiste Nancy Birdsall⁴⁶, ce sont les pays les plus pauvres et les pauvres eux-mêmes qui tendent à supporter les risques et coûts de la plus grande volatilité entraînée par la globalisation. L'économiste Jeffrey G. Williamson⁴⁷ estime également que la globalisation a créé des gagnants et des perdants à de nombreux niveaux à travers l'histoire. C'est dans un contexte de dénonciation croissante des risques et des coûts de la globalisation pour des économies fragiles et pour les populations les plus pauvres que Machiko Nissanke et Erik Thorbecke mettent leurs capacités d'analyse économique au service d'une recherche scientifique rigoureuse sur le lien entre globalisation et pauvreté.

⁴³ FRIEDMAN, Thomas L., *The World Is Flat: A Brief History of the Twenty-first Century*, Farrar, Straus and Giroux, 2005, 488 p.

⁴⁴ ARONICA, Ronald & RAMDOO, Mtetwa, *The World is Flat? A Critical Analysis of Thomas L. Friedman's New York Times Bestseller*, Tampa, Meghan-Kiffer Press, 2006, 132 p.

⁴⁵ FLORIDA, Richard, « The World is Spiky », *The Atlantic Monthly*, October 2005, pp. 49-51.

⁴⁶ BIRDSALL, N., « A Stormy Day on an Open Field : Asymmetry and Convergence in the Global Economy », Paper presented at the *Conference on Globalization, Living Standards and Inequality*, Sydney, 27-28 May 2002 ; « The World Is Not Flat : Inequality and Injustice in our Global Economy », *Wider Annual Lecture 9*, UNU-WIDER, Helsinki, 2006.

⁴⁷ WILLIAMSON, J.G., « Winners and Losers over Two Centuries of Globalization », *Wider Annual Lecture 6*, UNU-WIDER, Helsinki, 2002.

Professeur d'économie à la SOAS (Université de Londres)⁴⁸, Machiko Nissanke a coordonné les programmes de recherche de différentes organisations internationales, portant sur les ajustements macroéconomiques dans les économies en développement, la comparaison des économies asiatiques et africaines et les relations économiques Nord-Sud et Sud-Sud. Elle a ainsi publié en 2007 *Pro-Poor Globalisation : An Elusive Concept or a Realistic Perspective?*⁴⁹ Professeur émérite d'économie et ancien directeur du programme de Développement Economique Comparatif de l'Université Cornell⁵⁰, Erik Thorbecke a étudié le développement agricole, la mesure et l'analyse de la pauvreté et de la malnutrition, la comptabilité sociale et le modèle d'équilibre général. Les indices d'évaluation de la pauvreté de Foster-Greer-Thorbecke, élaborés en 1984, ont été adoptés presque universellement par les organisations internationales et les chercheurs travaillant empiriquement sur la pauvreté.

Machiko Nissanke et Erik Thorbecke ont entamé leur collaboration en 2004 avec le lancement du vaste projet de recherche sur « L'impact de la Globalisation sur les Pauvres dans le Monde » au sein de l'Institut Mondial pour la Recherche sur l'Economie du Développement (*Wider* 9⁵¹) de l'Université des Nations Unies (UNU). L'objectif initial du projet était de produire des analyses économiques visant à mieux comprendre l'évolution de la situation des pauvres dans le monde à l'ère de la mondialisation et à fournir les éléments d'une stratégie de « globalisation pro-pauvres ». Le premier ouvrage co-dirigé par Nissanke et Thorbecke⁵² identifiait différents circuits et mécanismes à travers lesquels la mondialisation affectait la pauvreté dans le monde en développement, et établissait le circuit croissance-inégalité-pauvreté comme le mécanisme le plus important.

Le présent ouvrage, publié deux ans plus tard, publie les neuf communications présentées lors de la conférence régionale sur « L'Impact de la Globalisation sur les Pauvres en Asie » tenue à Tokyo en avril 2005. L'Asie étant largement considérée comme la région ayant le plus bénéficié de l'effet de croissance de la récente vague de globalisation, la perspective asiatique y occupe donc une place centrale. La pauvreté a diminué régulièrement depuis les années 1970 dans la majorité des pays asiatiques, notamment en Chine et en Inde. Si le modèle de « croissance partagée »

⁴⁸ <http://www.soas.ac.uk/staff/staff31524.php> consulté le 30/05/2014.

⁴⁹ Londres, SOAS, University of London, 2007.

⁵⁰ <http://www.human.cornell.edu/bio.cfm?netid=etl7> consulté le 30/05/2014.

⁵¹ World Institute for Development Economic Research.

⁵² NISSANKE, Machiko & THORBECKE, Erik, eds., *The Impact of Globalization on the World's Poor: Transmission Mechanisms*, Palgrave Macmillan, 2006, 384 p.

atteint grâce à l'essor du commerce et des investissements directs étrangers en Asie orientale dans les années 1960-1980 est perçu comme hautement inclusif, Machiko Nissanke et Erik Thorbecke rappellent la mise en évidence récente de l'augmentation des inégalités au cours de ce processus d'intégration dans de nombreuses régions d'Asie. Les observations détaillées qu'offre cet ouvrage des mécanismes en cours dans la connexion globalisation - pauvreté en Asie entendent instruire à la fois les décideurs politiques et les spécialistes du développement. Ce livre présente une série d'études de cas qui tracent différents tableaux de l'impact de la globalisation sur la pauvreté, fournissant des leçons utiles sur la façon dont l'Asie pourrait s'orienter vers un développement plus favorable aux pauvres. Gardant ses distances avec une position de condamnation univoque de la globalisation, cet ouvrage s'inscrit dans une perspective constructive et exigeante de compréhension de la complexité des liens existant entre globalisation et pauvreté dans les différents pays asiatiques. Les chapitres sont d'ailleurs majoritairement écrits par des chercheurs locaux mettant à jour la diversité des situations rencontrées dans la région.

Le premier chapitre, signé des coéditeurs, fournit un matériau introductif de contextualisation et une esquisse des différents chapitres à suivre. Il ressort de cette introduction que l'impact de la croissance sur la réduction de la pauvreté dépend de trois facteurs : le taux de croissance, sa structure, et une variété d'autres « conditions initiales » institutionnelles ou géographiques, avec l'hypothèse que la globalisation reste inévitable. Le premier élément, le taux de croissance, traditionnellement considéré comme le plus important, est ici détrôné, puisqu'une distribution favorable des revenus peut l'emporter sur une croissance médiocre et qu'une distribution non favorable peut saper ou affaiblir les apports d'une forte croissance. C'est essentiellement le message du second chapitre, de Nanak Kakwani et Hyun H. Son, qui introduit la notion de « taux de croissance d'équivalent pauvreté » (PEGR⁵³), indice qui relie la croissance et la pauvreté via la distribution des revenus. Ainsi une forte inégalité affaiblit-elle l'effet de la croissance sur la réduction de la pauvreté. Nanak Kakwani et Hyun H. Son comparent l'expérience positive du Vietnam et de la Corée du Sud avec celle, moins favorable, de la Thaïlande.

Le troisième chapitre examine l'incidence géographique de la pauvreté au Vietnam en réponse à son entrée dans l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC). Tomoki Fujii et David Roland-Holst montent ici un ingénieux modèle quantitatif d'équilibre général pour déterminer l'impact des

⁵³ *Poverty Equivalent Growth Rate.*

conditions initiales de localisation – ici l'éloignement des ports – sur la capacité à tirer des avantages des différents modes de libéralisation du commerce avec ou sans réciprocité d'ouverture de la part des partenaires commerciaux. Le quatrième chapitre, de Yasuyuki Sawada et Jonna P. Estudillo, oppose l'impact de deux circuits majeurs de la globalisation sur la réduction de la pauvreté aux Philippines : celui du commerce international et celui de l'émigration assistée par le gouvernement. Si l'ouverture au commerce des Philippines mesurée par le ratio de la valeur des exports régionaux sur le PIB fait augmenter en moyenne la pauvreté, une analyse plus fine révèle une diminution de la pauvreté en 1988 et 1994. Quant aux emplois à l'étranger, qui semblent faire reculer plus largement la pauvreté des ménages, ils nécessitent des investissements excluant les ménages les plus pauvres de la possibilité d'émigrer, faisant de l'accession au crédit une question majeure.

Les deux chapitres suivants traitent du cas de la Chine. Dans le cinquième chapitre, Liang Zhicheng se concentre sur le secteur rural pour étudier la non-linéarité de la corrélation entre globalisation et pauvreté sur la période 1986-2002. Liang Zhicheng examine l'évolution des effets de la croissance et montre que les taux de pauvreté augmentent à de faibles niveaux de globalisation et déclinent, après avoir atteint un seuil, à de hauts niveaux. Le sixième chapitre, de Justin Yifu Lin et Liu Peilin, analyse la réduction spectaculaire de la pauvreté après 1978 et en attribue majoritairement le mérite à l'adoption de politiques favorables à l'avantage comparatif (CAF⁵⁴), en opposition à celles suivant des stratégies inverses (CAD⁵⁵). Les auteurs suggèrent que les stratégies CAF, qui encouragent l'orientation des firmes vers des secteurs ou technologies en fonction de leurs avantages comparatifs, favorisent les opportunités d'emploi pour les travailleurs non qualifiés.

Les trois chapitres suivants concernent l'Inde. K. S. Kavi Kumar et Brinda Viswanathan développent des indices de mesure de la vulnérabilité de la consommation à travers 16 provinces indiennes, à la péréquation de trois déterminants : l'exposition et la sensibilité au choc de la globalisation, améliorées par une capacité de réponse autochtone. Utilisant ce que l'on appelle des « modèles confus » (fuzzy models), les auteurs exposent les différences des situations au début de la réforme indienne, en 1991, avec celle de 2000, période de post-réforme. Il apparaît que toutes les provinces réduisent leur vulnérabilité générale durant la période de réforme, la plus vulnérable (Orissa) et la moins vulnérable (Kerala) conservant leurs positions

⁵⁴ *Comparative Advantage-Following.*

⁵⁵ *Comparative Advantage-Defying.*

relatives. Rimjhim M. Aggarwal montre qu'une confiance rehaussée dans le marché pourrait entraîner une croissance accrue mais cependant échouer à réduire la pauvreté. L'idée maîtresse de ce chapitre est qu'il est probable que les marchés soient déformés quand ils sont rares, des contributions financières comme des crédits, des engrais, ou des extensions étant souvent alloués de façon disproportionnée aux grandes fermes productrices de cultures marchandes. Pour que la globalisation ait des effets positifs sur la réduction de la pauvreté, les politiques publiques doivent donc assurer un environnement concurrentiel équitable ou, comme d'autres chapitres l'ont fait remarquer, assurer un virage des politiques de type CAD vers CAF. Xavier Giné et Stefan Klonner, qui traitent de la pêche à Tamil Nadu, dans le sud de l'Inde, dressent un constat similaire, montrant que les familles les plus riches sont les premières à recevoir le type de technologie désirée.

Le dernier chapitre, de Mahvash Saeed Qureshi, s'engage dans une direction sensiblement différente, en examinant les conséquences environnementales de la libéralisation du commerce au Pakistan. En parallèle d'une ouverture de l'économie, l'auteur observe un virage dans la composition des produits d'exportation, qui requièrent des techniques et matériaux de plus en plus polluants, et appelle à une réponse politique environnementale effective pour garantir une diminution de la pauvreté et un développement durable.

Toutefois, l'affirmation selon laquelle l'intensité des émissions de pollution émises par les États-Unis est similaire à celle du Pakistan nous semble étonnante, étant donné les différences de technologie généralement reconnues entre ces pays. De plus, il semble que Lin et Liu aient ignoré dans leurs analyses le virage de la Chine vers une industrialisation plus intense en capital au milieu des années 1990, virage qui a pourtant conduit à une grave détérioration de la distribution des revenus et à un déclin conséquent dans le taux de réduction de la pauvreté. Plus généralement, l'ouvrage peine parfois à formuler de véritables alternatives économiques et souffre de l'absence de conclusion générale. Certaines questions, apparaissant de façon récurrente dans les différents chapitres mais analysées à partir de perspectives et de méthodologies bien distinctes, comme celles des réformes foncières, de la taille relative des activités rurales non-agricoles, auraient méritées une réflexion plus globale. Assez paradoxalement, les dimensions non marchandes de la globalisation affectant la pauvreté, à savoir le capital, la technologie de l'information et les flux migratoires, apparaissent majoritairement négligées, à l'exception partielle du cas des Philippines. C'est d'autant plus surprenant que les coéditeurs ont abondamment prouvé leur conscience de la pertinence de ces questions dans d'autres ouvrages. Ces

quelques réserves émises, il n'en reste que le présent ouvrage constitue un apport majeur à la littérature sur la réduction de la pauvreté.

Un certain nombre de conclusions peuvent être tirées des études de cas de ce volume. Premièrement, l'impact de la globalisation sur la croissance, l'inégalité, et finalement la pauvreté, est hautement lié au contexte dans lequel elle s'inscrit. L'impact dépend essentiellement des conditions initiales prévalant – particulièrement en termes de dotation de ressources et de sa distribution au sein de la population – et de la stratégie de développement adoptée. Deuxièmement, dans le vaste contexte asiatique, des preuves convaincantes attestent du fait que la globalisation a considérablement contribué au déclin de la pauvreté. Cependant, elle a également amené une distribution des revenus plus inégale au sein des foyers, régions et provinces – un processus qui pourrait potentiellement déstabiliser et saper les chances de croissance et d'allègement relatif de la pauvreté. Troisièmement, la stratégie de développement suivie par les pays asiatiques de l'est et du sud-est d'intégration de leur production et de leur structure d'export conformément à la théorie du « vol d'ois sauvages », leur a permis d'exploiter utilement le concept de l'avantage comparatif et de gravir une à une les marches du cycle de la croissance. Finalement, l'expérience asiatique souligne l'importance des mesures destinées aux pauvres, montrant qu'un investissement conséquent dans l'éducation, la santé, l'extension des services et infrastructures, est tout aussi important que la redistribution des capitaux en faveur des pauvres, comme en témoignent les réformes des régimes fonciers. Enfin, des mesures particulières, comme un filet de sécurité sociale, devraient être mises en place afin que les pauvres soient mieux protégés et moins vulnérables aux chocs économiques induits par la globalisation. Basé sur des analyses économiques solides, cet ouvrage plaide pour l'étude des contextes et savoirs locaux dans les stratégies de développement, et s'inscrit dans une perspective résolument utile tant aux chercheurs qu'aux décideurs politiques. Nissanke et Thorbecke ont poursuivi la présente réflexion économique sur l'Asie en la comparant à l'expérience d'autres régions du monde en développement dans un ouvrage de 2010 intitulé *The Poor under Globalization in Asia, Latin America and Africa*⁵⁶.

Estelle MIRAMOND

⁵⁶ NISSANKE, Machiko & THORBECKE, Erik, eds., *The Poor under Globalization in Asia, Latin America and Africa*, Oxford, Oxford University Press, 2010, 504 p.

Thomas LEINBACH, *The Indonesian Rural Economy – Mobility, Work and Enterprise*, Singapour, ISEAS, rééd. 2004, 316 p.

L'Indonésie contemporaine a connu nombre de bouleversements depuis la chute de Suharto, concomitante à l'apogée de la crise économique (1998). Cette crise a paradoxalement révélé la capacité de résilience du monde rural, qui a su diversifier ses sources de revenus, ce qui explique l'essor massif du travail rural non-agricole relaté dans cet ouvrage. S'appuyant sur les travaux de nombreux contributeurs universitaires ainsi que sur une vaste bibliographie d'économie et de sociologie, le présent ouvrage vise à actualiser la vision du travail rural en insistant sur sa dimension non-agricole, les questions de genre, de mobilité, et la contribution des micro-entreprises à l'emploi.

L'ambition de ce travail collectif est ainsi de prendre acte des évolutions survenues dans l'économie rurale depuis la crise de 1997, de mettre en évidence l'importance accrue du travail rural non-agricole à travers les questions de genre et de mobilité, et de délivrer un certain nombre de préconisations visant à favoriser le développement économique de l'Indonésie rurale. Son éditeur, Thomas Leinbach, décédé en décembre 2009 à 68 ans, a enseigné six ans à l'Université de Vermont à Burlington, puis à partir de 1977, à l'Université du Kentucky où il a effectué la quasi-totalité de sa carrière. Ses recherches se sont focalisées sur les transports et la géographie économique, les réseaux globaux de production, l'e-commerce et le développement rural en Asie du Sud-Est (Malaysia, Singapour, Indonésie, Vietnam, Philippines). Consultant pour l'USAID⁵⁷, la Banque Mondiale, la Banque Asiatique de Développement, il été de 1990 à sa mort le rédacteur-en-chef de *Growth and Change: a Journal of Urban and Regional Policy*.

L'ouvrage recensé ici se présente comme une actualisation des données relatives à l'économie rurale indonésienne, suite aux profondes évolutions structurelles intervenues depuis la crise de 1997. Organisées en trois parties, chacune de quatre chapitres, les diverses contributions décrivent l'importance croissante des revenus du travail non-agricole, l'inadaptation des mesures institutionnelles d'accompagnement, eu égard aux réalités de terrain auxquelles font face les micro-entreprises rurales, qui sont bien souvent à gestion familiale. Il délivre enfin une série de prescriptions visant à soutenir les entreprises rurales non-agricoles, génératrices d'emplois.

⁵⁷ United States Agency for International Development.

L'ouvrage met d'abord en évidence l'augmentation des revenus non-agricoles en zone rurale, grâce aux programmes d'aide aux PME mis en place par les divers plans quinquennaux, couplée à une décentralisation favorable au développement des micro-entreprises.

Sont ensuite étudiés les phénomènes de migrations de travail à Flores sur des villages ciblés : elles se caractérisent par leur faible impact démographique, et a contrario, par un afflux important de devises induit par des migrations de travail inscrites dans le mode de vie local, qui a poussé à l'amélioration des transports. Est ensuite examiné le rôle des femmes dans les PME, en pays javanais et sundanais : la plus grande efficacité des Sundanaises par rapport aux Javanaises s'explique par la faiblesse de l'activité rurale non-agricole à Java. Les micro-entreprises rurales, ordonnées à augmenter le revenu des ménages et grandement créatrices d'emploi, créées majoritairement à l'initiative des femmes, sont toutefois pénalisées par le manque de formation économique de ces dernières et par les réactions d'une société largement conservatrice face à un 'entrepreneuriat' féminin.

La dernière partie étudie plusieurs politiques de développement. À Sumatra Sud, la transmigration est un phénomène déjà ancien, caractérisé par la flexibilité du travail et du capital au sein de la micro-entreprise familiale, permettant d'économiser pour racheter des terres et, au final, accroître les revenus agricoles. À Ceribon, à l'inverse, on observe une transition vers l'industrie du rotin, grande créatrice d'emplois pour les locaux dans un contexte de dévalorisation du travail agricole, qui contribue également à améliorer le niveau scolaire des jeunes.

La démarche collective de l'ouvrage semble particulièrement adaptée à la complexité du traitement des données relatives au travail rural non-agricole. Les prescriptions proposées en matière politico-économique semblent intéressantes et judicieuses, surtout depuis la décentralisation de 2000 et le déclin relatif du pouvoir central qui s'en est suivi.

J'ai toutefois regretté certaines redondances au fil de ces textes, notamment sur le contexte de l'économie rurale après la crise et la montée en puissance du travail rural non-agricole. Les diverses contributions sont de surcroît de qualité sensiblement inégale. L'article de Peter Van Diermen présente de façon détaillée, claire et exhaustive l'environnement et les programmes de soutien économique aux micro-entreprises rurales, tandis que Robert Rice détaille avec le même talent la contribution de ces micro-sociétés à l'économie rurale. En revanche, le texte de Marthen L. Doen, Cees Gorter, Peter Nijkamps et Pietr Rietveld sur les entrepreneurs migrants à l'est de l'Indonésie semble peu clair, insuffisamment étayé et de faible valeur ajoutée

dans le cadre de l'ouvrage. Selon les dires mêmes des éditeurs, la production de données chiffrées a été très inégale selon les contributions. Enfin, les études de cas privilégient certaines zones géographiques (Java, Nusa Tenggara Est, Sumatra) au détriment d'une vision panoramique de l'ensemble des régions de l'archipel. Les récentes évolutions des infrastructures énergétiques, des transports et des télécommunications, devraient en outre susciter une réactualisation de l'ouvrage.

Marianne LAFARGE